

guère en ce moment. Une idée subite m'avait traversé l'esprit et rendu l'espoir d'échapper aux assassins qui me poursuivaient et étaient sur le point de m'atteindre.

« Le temps pressait, je n'avais pas une minute à perdre; aussi, sans réfléchir davantage, j'enjambais le rebord de la plate-forme, et, saisissant à deux mains la barre de fer, je laissai mon corps pendre dans l'espace et j'attendis.

« J'avais à peine pris cette position que les bandits débouchèrent en tumulte sur la plate-forme, qu'ils se mirent à parcourir dans tous les sens.

« L'orage durait toujours, la pluie tombait à torrents, le vent soufflait avec force, et par intervalles d'éblouissants éclairs déchiraient la nue.

« Vous voyez, capitaine, il n'y a personne! s'écrièrent les saléadorés.

« C'est vrai, répondit le capitaine avec dépit.

« Allons, descendons, du diable s'il fait bon ici, dit un des voleurs.

« Descendons, reprit le chef.

« Un soupir de soulagement s'exhala de ma poitrine oppressée à cette parole qui me prouva que les brigands, convaincus de l'inutilité de leurs recherches, se retiraient enfin.

« J'étais sauvé!

« Du plus profond de mon cœur je remerciai Dieu du secours imprévu qu'il m'avait donné dans ma détresse, et je préparai à remonter sur la tour.

« La position dans laquelle j'étais n'avais rien d'agréable, et à présent que le danger était passé, j'éprouvais une fatigue inouïe aux poignets et aux bras, et je ne sais si c'était illusion ou réalité, mais il me semblait que la barre de fer, à laquelle j'étais suspendu, trop faible pour supporter longtemps le poids de mon corps et sans doute minée par la rouille, pliait et se courbait lentement, s'inclinait imperceptiblement vers l'abîme.

« Je devais donc hâter.

« Le silence le plus complet régnaît au sommet de la tour.

« Combinant les efforts que j'avais à faire, je levai la tête pour calculer la distance qui me séparait du faite de la muraille.

« Le capitaine, nonchalamment appuyé sur le rebord de la plate-forme, fixait sur moi ses yeux fauves, et me regardait en souriant avec ironie.

« Ah! ha! fit-il.

« Démon! m'écriai-je avec rage.

« Sans me répondre, le Nino se pencha au dehors pour me saisir.

« Lâchant d'une main la barre qui me soutenait dans l'espace, je pris un des pistolets que j'avais mis tout armée à ma ceinture.

« Tu ne m'échapperas pas, compagnon, dit le bandit en ricannant.

« Oh! je te tuerai! murmurai-je en l'ajustant avec mon pistolet.

« En ce moment je sentis la barre qui se courbait, ma main glissa, je laissai échapper mon arme, et, par un effort suprême, je parvins à me cramponner des deux mains à cette barre maudite, qui pliait, pliait toujours.

« Oh! m'écriai-je avec désespoir, tout plutôt qu'une telle mort!

« Et, me roidissant avec une force surhumaine, je m'élançai pour atteindre le faite de la muraille.

Non! dit le capitaine avec un rire aigre et strident, tu mourras là comme un chien!

« Et il me repoussa au dehors.

« Il se passa alors en moi quelque chose d'épouvantable; j'eus un moment d'angoisse terrible. La barre devenue trop verticale, ne put me soutenir plus long-temps; malgré mes efforts frénétiques et désespérés, je sentis mes doigts crispés glisser lentement le long du fer; j'entendis un rire infernal, poussé sans doute par le bawlit qui jouissait de mon supplice; alors, perdant tout espoir, je fermais les yeux pour ne pas voir le gouffre affreux dans lequel j'allais être précipité, et...

« Et? s'écrièrent tous mes auditeurs, intéressés au dernier point, et ne comprenant pas pourquoi je m'arrêtai.

« Et je m'éveillai, messieurs, continuai-je, car tout cela n'était qu'un rêve. Échauffé par mes nombreuses libations du soir, je m'étais endormi en surant de Cadix; et la tête pleine d'histoires de voleurs, tandis que mon cheval, heureusement pour moi, ne dormait pas et connaissait son chemin sur le bout du doigt, m'avait tout doucement conduit jusqu'à ma maison, à la porte de laquelle il s'était arrêté, de qui m'avait réveillé en sursaut, et, grâce à Dieu,

débarassé de l'épouvantable canchamar qui me tourmentait depuis plus de deux heures.

GUSTAVE AIMARD.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEBEC:

SAMEDI, 23 MARS 1867.

Les conservateurs, qui possèdent notre bienheureux pays, affirmaient, en 1864, et ils n'ont guère depuis changé d'avis là dessus, que la confédération pouvait seule mettre un terme aux difficultés que créait notre situation politique; que par ce changement, la question de représentation, devenue un malaise intolérable, allait se trouver définitivement réglée. Eh bien! ils n'ont fait, selon nous, que déplacer le terrain sur lequel devront, sous peu, se livrer des combats, non moins acharnés que ceux auxquels nous avons assistés, sous notre gouvernement législatif. Voyez plutôt. Le parti réformiste qui a pour organe le journal de M. Bown, maintenant retombé dans le journalisme, paraît vouloir ne pas mettre d'entraves au fonctionnement des législatures locales; mais, tout en repoussant les thèses dans leurs tendances vers une union législative, ils expriment déjà le vœu de voir l'Ontario acquiescer, au moyen de sa population, la prépondérance dans le gouvernement central.

Si le parti démocratique dans Québec doit naturellement se rencontrer avec les libéraux de cette portion considérable du *Domaine* britannique sur le terrain des réformes, est-ce une raison de vouloir immédiatement, en présence de l'attitude que prend M. Brown, le rendre solidaire des espérances et des aspirations du parti que ce monsieur représente? Blâme-t-on certains conservateurs de vouloir déjà, alors que la constitution fédérale nous est à peine octroyée, que toutes ces constitutions locales s'absorbent dans une union législative?

Il y a d'autres signes à l'horizon que ceux d'une entente entre libéraux sur de simples questions de réformes, toujours bonnes à opérer, et les conservateurs devraient s'attacher au moins à prendre note, pour l'enseignement de ceux qui les suivent, des signes d'orages sérieux qui ne tarderont pas à fondre sur leur fragile constitution.

Le Franco-Canadien.

Ce journal qui depuis quelque temps manquait d'une rédaction sérieuse et habile, vient heureusement de subir une nouvelle transformation et de passer entre les mains de M. E. G. Marchand, notaire de St-Jean qui en devient en même temps le rédacteur.

Nul doute que sous la direction de cet habile écrivain dont les talents et les capacités sont bien connus, le *Franco-Canadien* ne prenne bientôt une place importante dans le journalisme canadien.

Éclairer les populations, leur faire connaître leurs devoirs, les actes des hommes qui les conduisent, jeter dans l'âme du peuple des sentiments d'honneur, de liberté et de mépris pour les traîtres, consacrer ses veilles et toutes ses facultés à la défense de la nationalité canadienne-française, tel est le devoir d'un journaliste honnête et intègre en ce pays.

M. Marchand nous a déjà convaincus qu'il connaît ce devoir et le remplira avec vigueur et succès. Les articles remarquables qu'il vient de publier donnent la mesure de ses idées libérales et assurent à cette cause et à la cause de la patrie un vigoureux défenseur.

Toutes nos sympathies sont donc acquises à ce monsieur à qui nous souhaitons, de tout cœur un brillant succès.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que nous avons contribué à faire sortir enfin notre cher représentant de l'état vaporeux et mystérieux où son esprit se complait ordinairement. Les incendies abus doivent quelque recon-

naissance. Mais dans leur manière de faire la part des services rendus, ils ne peuvent oublier que M. Rhéaume y a quelque droit, lui qui a fréquenté assidûment le comité de secours et a pris un intérêt des plus vifs à satisfaire leurs demandes légitimes. Il est le premier qui ait fait ouvrir le coffre-fort où l'argent consacré à une prétendue reconstruction, devait rester blotti pendant près de trois ans, au grand plaisir des employés à qui se cela plaisait infiniment.

Mais tout cela n'empêche pas M. Huot d'avoir une position fautive; fautive envers le clergé catholique qui entendait autrement la distribution de l'argent, fautive envers les incendiés eux-mêmes pour lesquels il s'est prît soudainement d'un beau feu. En effet, n'a-t-il pas appuyé le rapport qui repartissait l'argent mis à part pour reconstruire les maisons? A-t-il donné son appui aux incendiés de St. Sauveur quand ils demandaient—on ne peut contester que c'était la majorité—purement et simplement leur argent? N'a-t-il jamais eu l'intention de se rendre, pour la forme, au comité de secours après la grande démonstration à la Salle Jacques Cartier, et exprimer les vœux de ses malheureux commettants? C'était le temps de demander la distribution de l'argent, alors qu'il était aisé de voir qu'une grande partie des fonds allait être absorbée par les frais d'une gestion permanente. On a préféré l'absence de la ville, et cette absence, paraît-il, a servi d'excuse pour une attitude qui aurait dû être prise il y a deux mois. Oui; mais il eut fallu alors se trouver face à face avec un homme qui tenait les ficelles au moyen desquelles les pantins les plus nonchalants sont obligés de danser. Il fallait mieux attendre que le peloton de la ficelle se perdît dans les rues de Londres. Qu'a-t-on fait des théories de M. Cauchon, grand Dieu!

C'était plaisir de voir quelques goujats se remuer, mercredi, M. Huot devait parler; cela suffit pour que le ban et l'arrière ban de ces goujats se plussent à vouloir exploiter une situation malheureuse et tous les points de vue. Oui, M. Huot allait parler; mais ce n'était pas comme autre fois; il était trop pressé ce soir-là pour faire un discours d'apparat (au coup de neuf heures, alors que les galeries de l'assemblée législative étaient bien remplies), et le put-il avec l'épée que nous lui avons mise dans les reins? Au moins les quelques paroles qu'il a prononcées devant le comité de secours et quelques intéressés, ont conclu à quelque chose de pratique et nous nous en réjouissons, pas pour lui, mais pour ceux qui avaient droit à plus d'égard; eux qui ne lui ont jamais marchandé la popularité ni les latitudes de sa profonde *diplomatie*!

De tout ceci, il ressort que M. Huot est à la recherche d'une solution électorale. La trouvera-t-il? Voilà un point d'interrogation que nous dressons devant les électeurs de St. Roch et St. Sauveur et nous espérons qu'ils répondront comme il convient à des hommes qui ont été trompés.

NOUVELLE D'EUROPE.

(Par le câble atlantique.)

Londres, Mars 20

Des émeutes d'ouvriers avaient éclaté à Reubers France.

Brest, Mars 20

Le vapeur Péreire est arrivé de New-York.

Berlin, Mars 20

Un traité a été conclu entre la Prusse, Bavière et le grand Duché de Bade, lequel donne à la Prusse le commandement des armées des deux derniers pays dans un temps de guerre.

Florence, Mars 20

Les élections générales ont eu lieu, la popularité de Garibaldi, qu'il est chargé de représenter, trois différentes villes.

St. Petersburg, même date

Les hostilités entre la Russie et Bokhara ont été temporairement suspendues.

La politique étrangère de l'empereur discutée dans le corps législatif a été endossée par une écrasante majorité.